

9 /

LE CENTENAIRE

DU

DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES

PAR CHAMPOLLION

LECTURE FAITE A LA SÉANCE PUBLIQUE  
DE LA CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES  
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

LE 5 MAI 1922

PAR

**JEAN CAPART**

Correspondant de l'Académie



BRUXELLES

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE  
Rue de Louvain 112

1922

Bibliothèque Maison de l'Orient



134767

PRIX : 2 FRANCS

Vendu au profit de la Souscription Champollion

LE CENTENAIRE

DU

DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES

PAR CHAMPOLLION

LECTURE FAITE A LA SÉANCE PUBLIQUE  
DE LA CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES  
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE  
LE 3 MAI 1922

PAR

**JEAN CAPART**  
Correspondant de l'Académie



BRUXELLES

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE  
Rue de Louvain 112

—  
1922

---

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*,  
(Classe des lettres), n° 5, 1922.

---

## LE CENTENAIRE

du

### Déchiffrement des Hiéroglyphes par Champollion

---

La Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a jugé bon de faire une place, au cours de sa séance publique annuelle, au Centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes.

Le matin du 14 septembre 1822, Jean-François Champollion, qui habitait, avec son frère aîné, Champollion-Figeac, la maison portant le n° 28 de la rue Mazarine à Paris, examinait des dessins d'hiéroglyphes que venait de lui envoyer d'Égypte l'architecte français Huyot. Son cabinet de travail se trouvait à l'étage supérieur de la maison, dans un atelier occupé autrefois par Horace Vernet. L'effort de tous les déchiffreurs d'hiéroglyphes s'était porté, depuis longtemps, sur les groupes de signes enfermés dans un enroulement elliptique appelé « cartouche » et dans lesquels on pensait retrouver les noms des rois. La découverte de la Pierre de Rosette et les tentatives de lecture auxquelles elle avait donné lieu avaient confirmé cette hypothèse. Dans les dessins expédiés par Huyot se trouvaient précisément plusieurs de ces cartouches. Champollion disposait pour les lire d'environ vingt-cinq lettres hiéroglyphiques dont il avait reconnu la valeur par le déchiffrement des noms de Ptolémée, de Cléopâtre, d'Alexandre, puis d'un plus grand nombre de Lagides et d'empereurs romains. Un des nouveaux cartouches montrait, à la partie supérieure, le signe dont nous nous servons encore pour marquer le soleil dans nos calendriers. Audessous se trouvaient trois signes, dont deux semblables étaient des S, et qui, ensemble, devaient se lire MESES. Soudain, par

l'identification du signe solaire avec le nom du dieu Ra, transmis par l'antiquité classique, Champollion lut « Ramsès ». La vérification se fit instantanément, grâce au déchiffrement de plusieurs variantes graphiques du même nom. Un autre cartouche ne tarda pas à retenir son attention, car la seconde partie en était identique à la fin du cartouche de Ramsès. Le premier élément, cette fois, était un oiseau posé sur une sorte de perchoir ou d'enseigne. Champollion, qui sait de l'Égypte tout ce qu'il est possible d'en savoir sans lire les hiéroglyphes, a vite fait de reconnaître un ibis, l'oiseau sacré du dieu Thot; et il lit le nom du roi Thoutmès. On peut dire qu'à partir de ce moment, les hiéroglyphes ont perdu pour lui leur caractère d'insondable mystère. Il reconnaît, en effet, que si des hiéroglyphes sont phonétiques, ce n'est pas seulement, par manière d'expédient, pour désigner les rois étrangers de l'Égypte, mais afin de noter les sons mêmes des noms des souverains indigènes des vieilles époques.

Personne ne fut, malheureusement, témoin de ces heures rapides pendant lesquelles Champollion se confirma dans la réalité de sa découverte au point d'oser la proclamer devant le monde entier. Maintenant que, grâce à lui, nous pouvons lire les hiéroglyphes depuis un siècle, il est bien difficile de nous représenter le sentiment d'exaltation et l'éblouissement qui durent s'emparer de lui. Jusqu'alors, il avait tout étudié, tout examiné, il connaissait, en quelque sorte par le détail, chaque hiéroglyphe; mais il n'avait encore à peu près rien compris.

On cherche des comparaisons, mais aucune n'est vraiment adéquate à la chose. C'est, pourrait-on suggérer, la situation dans laquelle serait un géologue qui, connaissant dans la perfection des fossiles provenant tous de terrains bouleversés ou remaniés, se trouverait, tout à coup, devant une couche dont les stratifications seraient parfaites. On pourrait penser également à un aveugle, dont l'éducation tactile et la perception du monde sensible auraient été poussées jusqu'aux limites extrêmes

imposées par la cécité, et qui, soudainement, recouvrerait la possibilité de voir. Un Wells imaginerait, peut-être, l'aventure d'un habitant d'une autre planète, où la vie serait organisée suivant un ordre différent de celui que nous connaissons et qui, après avoir étudié tous les restes laissés par des êtres disparus de notre monde après un cataclysme, verrait soudain surgir devant lui un être vivant.

Vers la fin de la matinée, Champollion, qui aimait à dire « qu'on ne pouvait jamais assez se méfier de soi-même », était certain de la réalité de sa découverte. Prenant ses éléments de preuve avec lui, il se précipite vers la Bibliothèque de l'Institut, où se trouvait son frère en ce moment. Il entre, jette sur la table une liasse de papiers et dit : « Je tiens l'affaire ». Mais, épuisé par les heures ardentes qu'il vient de passer et qui couronnent des années de pénibles recherches, poursuivies malgré les circonstances hostiles et en dépit d'une santé ébranlée, Jean-François Champollion défaille et tombe inanimé. Champollion-Figeac n'avait pu se méprendre sur le sens de la brève déclaration de son frère, car, depuis bientôt vingt ans, il n'avait cessé d'encourager ses recherches, lui rendant la confiance et l'énergie dans les périodes d'insuccès, lorsque des savants autorisés conseillaient d'abandonner ce qu'ils appelaient la poursuite d'une chimère. On devine son angoisse et son désespoir pendant les cinq jours que dura la crise léthargique de son cadet. Le 19 septembre le malade rouvre les yeux; déjà le 21 il est à même de discuter le plan du travail à présenter à l'Académie, Figeac sert de secrétaire, et le 22 septembre on en peut faire imprimer le texte. C'est la fameuse « Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains ». Un extrait seulement de la Lettre a été lu par l'auteur à la séance du 27 septembre.

Rien n'est plus caractéristique de la méthode prudente du déchiffreur des hiéroglyphes, que la manière dont il expose sa découverte : En effet, ce qu'il annonce dans le titre de la lettre, il le sait depuis quelques mois déjà. Il ne le révèle, cependant, qu'après avoir fait un pas de plus; il se contente d'ajouter à la fin de sa communication que « les faits parlent assez d'eux-mêmes pour nous autoriser à dire, avec quelque certitude, que l'usage d'une écriture auxiliaire destinée à représenter les sons et les articulations de certains mots précède en Égypte la domination des Grecs et des Romains ».

\*  
\* \*

Lorsqu'on expose la genèse de la découverte de Champollion, on ne peut perdre de vue qu'une des choses qui surprennent le plus les auditeurs est le fait que l'humanité civilisée ait pu perdre totalement la connaissance d'une écriture. Certes, il nous est impossible de lire les écritures crétoise ou hittite; mais, pour ce qui concerne la crétoise, nous savons que la grande civilisation minoenne a été emportée par des invasions barbares venues du Nord, au cours des déplacements de peuples qui, aux environs de l'an mille avant notre ère, bouleversèrent les conditions ethnographiques de l'Orient méditerranéen. La disparition de l'empire des Hittites, d'Asie Mineure, se rattache vraisemblablement au même mouvement de migrations. On conçoit aisément que dans un tel naufrage, la tradition des écritures des empires disparus n'ait pu se conserver. Mais il n'en va pas de même pour l'Égypte. Les rois grecs de la dynastie des Lagides, les empereurs romains ont fait construire de grands temples aux divinités égyptiennes. Les bas-reliefs nous les montrent comme les fidèles observateurs des rites millénaires, et les inscriptions hiéroglyphiques gravées à leur nom attestent que, jusqu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, on continuait à se servir de cet ancien système, à peine altéré par un maniérisme pédantesque. Les fonctionnaires grecs et romains devaient connaître la langue du pays; leur admi-

nistration aurait été impossible s'ils n'avaient eu le moyen de lire les documents en écriture indigène. C'est donc jusqu'en pleine période romaine que l'emploi des hiéroglyphes peut se constater. De plus, ces inscriptions n'étaient pas dissimulées dans les archives, comme c'est le cas pour la plupart des documents cunéiformes : elles s'étaient sur les murs, même extérieurs, de temples gigantesques.

Les écrivains de l'antiquité classique s'imaginaient que les hiéroglyphes n'étaient que des signes énigmatiques destinés à protéger contre les non-initiés les plus hautes et les plus secrètes doctrines. En ce cas, on expliquerait aisément que cette cryptographie eût fini par ne plus être comprise de personne. Lorsqu'il s'agit, au contraire, d'un système d'écriture qui servait, en fait, à tous les besoins pratiques de la vie, sous une forme monumentale ou cursive, que l'on employait aussi bien pour des comptes de ménage que pour des écrits littéraires ou religieux, l'explication devient plus malaisée à deviner.

D'après une tradition recueillie par les classiques, l'invention des hiéroglyphes était attribuée par les Égyptiens au dieu Thot; c'est pourquoi on les appelait « écriture sacrée ». Pictographique au début, l'écriture était naturellement pleine d'images ayant une signification religieuse : figures de dieux, d'animaux sacrés, attributs et symboles divins. Lorsque, dès le II<sup>e</sup> siècle, les Égyptiens se convertirent en masse au christianisme, il leur devint moralement impossible de continuer à se servir de ces caractères païens. A cette époque, l'écriture cursive ou démotique, dernier stade de l'abréviation des hiéroglyphes appelée l'hieratique, était devenue d'une complication qui la rendait impropre à l'usage. En même temps, depuis l'avènement des Lagides, le grec était officiel ; aussi essayait-on d'écrire la langue indigène au moyen des lettres de l'alphabet grec. Vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, la traduction des *Évangiles* amena la fixation et la précision de ce procédé. L'égyptien s'écrivit dorénavant au moyen des signes grecs complétés par un petit nombre de lettres déri-



vées de l'ancienne cursive et qui servaient à la notation de sons qui n'avaient pas leur équivalent exact en grec. Seuls, les païens auraient pu continuer à se servir de l'écriture pharaonique, mais les édits des empereurs leur étaient appliqués avec une telle sévérité que leur nombre diminuait rapidement. Si des nécessités politiques et militaires amenaient une certaine tolérance à l'égard des Nubiens et Blemyes, à qui l'on permettait de célébrer encore le culte d'Isis à l'île de Philæ jusqu'au règne de Justinien, on peut assurer qu'au moment où ce prince montait sur le trône, toute l'Égypte proprement dite avait adopté le christianisme et, en même temps, renoncé pour toujours à l'usage des hiéroglyphes.

Depuis le VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, dès la conquête arabe, la langue, à son tour, va subir un redoutable assaut. Un auteur du XV<sup>e</sup> siècle, Makrizi, déclare que les femmes et les enfants de la Haute-Égypte sont seuls à ne parler à peu près que le copte. On appelait alors Coptes les habitants chrétiens de l'Égypte. Le copte fut délaissé de plus en plus, à cause de l'utilité plus grande de l'arabe, voire même de la contrainte employée à le répandre, de telle sorte qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le Père Vansleb vit à Siout, en Haute-Égypte, un vieillard de quatre-vingts ans, du nom de Muellim Athanasius, avec qui, disait-il, mourrait la langue copte. Il faut entendre la chose en temps que langue vivante, car les chrétiens monophysites ont continué à s'en servir comme langue liturgique. Jusqu'à nos jours, dans l'église ou Kenisé, on prie et l'on chante en langue copte, c'est-à-dire dans la langue des Égyptiens, telle qu'on la parlait au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., et personne ne comprend ce vénérable idiome, pas même la petite fraction des prêtres qui d'ordinaire ne savent que le lire. (Steindorff.)

On le voit donc, les révolutions religieuses et politiques ont réussi à supprimer, d'abord l'écriture, puis la langue de l'Égypte pharaonique, et ce n'est que grâce au schisme de l'Église égyptienne que celle-ci conserva le copte en tant que langue rituelle.

Mais, dira-t-on, l'antiquité classique ne nous avait-elle transmis, sur le mécanisme de l'écriture hiéroglyphique, aucune tradition précise? Non, les voyageurs anciens n'ont pas fait preuve de plus de réelle curiosité scientifique à l'égard des inscriptions de la vallée du Nil que n'en montrent, de nos jours, les touristes visitant l'Orient et l'Extrême-Orient, pour les écritures arabe ou chinoise. Grecs et Latins sont unanimes à proclamer que les Égyptiens sont les inventeurs de l'écriture; mais ils affirment avec la même unanimité que les hiéroglyphes expriment des idées et non des sons; qu'ils constituent, par conséquent, une écriture purement figurative. Clément d'Alexandrie, au II<sup>e</sup> siècle, a laissé, il est vrai, un passage qui aurait pu montrer le contraire et dans lequel il expliquait quelles étaient les trois espèces d'écriture égyptienne : hiéroglyphique, hiératique et épistolographique (ou démotique). Malheureusement, ce texte du livre des *Stromates* n'était pas clair et il n'a été bien compris qu'après la découverte de Champollion.

Ammien Marcellin, au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, rapportait la traduction d'un obélisque que lui avait fournie un certain Hermapion. On y lisait un texte ne renfermant rien de ces grands mystères que l'écriture hiéroglyphique aurait eu pour but de cacher aux profanes. Mais ces indications paraissaient de peu de poids pour contredire victorieusement toute la tradition de l'antiquité classique.

\*  
\* \*

Le problème posé par l'écriture hiéroglyphique ne pouvait manquer de piquer la curiosité des humanistes de la Renaissance, d'autant plus que les papes avaient érigé sur des places publiques de Rome des obélisques portant des inscriptions dont on cherchait à deviner la signification. Au XVI<sup>e</sup> siècle, plusieurs ouvrages furent consacrés à cet ordre de recherches; le deuxième et le troisième furent édités à Anvers, celui de John Dee, en 1564, l'autre de Joannus Goropius Becanus, en 1580.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le célèbre jésuite Athanase Kircher prétendait comprendre, à peu près sans hésitation, tous les textes égyptiens; mais ses traductions sont moins claires aujourd'hui pour les égyptologues que les hiéroglyphes mêmes. Nous lui devons cependant, et c'est son grand mérite, la publication, en 1636, de la première grammaire de la langue copte, qu'il livrait au monde savant au moment précis où — nous l'avons vu — le copte achevait de disparaître comme langue vivante. Malgré les recherches de Warburton, de Caylus et de Guignes, on n'avait fait aucun progrès sérieux au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le voyageur danois Niebuhr rapporta d'Égypte les premières copies exactes des inscriptions qu'on représentait jusqu'à lui avec la plus déconcertante fantaisie.

L'expédition de Bonaparte en 1798-1799, en ouvrant la vallée du Nil à l'enquête des savants de l'Institut d'Égypte, ne pouvait manquer de donner une impulsion nouvelle aux études d'archéologie pharaonique. Cependant, malgré le labeur formidable de ces savants, on n'aurait pu faire aucun pas nouveau dans la voie du déchiffrement, si un officier du génie, nommé Bouchard, n'avait déterré, en creusant une tranchée, l'inscription universellement connue sous le nom de « Pierre de Rosette ». Le numéro 37 du *Courrier de l'Égypte*, imprimé au Caire, le 29 fructidor, 7<sup>e</sup> année de la République (août 1799), contenait une lettre, datée du 2 du même mois, qui décrivait « une pierre d'un très beau granit noir, d'un grain très fin, très dur au marteau », portant sur une de ses faces « trois inscriptions distinctes et séparées en trois bandes parallèles ». Au sommet se voyaient les restes d'une inscription hiéroglyphique; au milieu, un texte en écriture égyptienne démotique et, en dessous, une inscription grecque de Ptolémée V, dont la dernière ligne prescrivait la transcription de ce décret dans les temples de l'Égypte, sur une stèle en pierre dure, en écriture sacrée, en écriture indigène et en grec. Pour la première fois, on avait un texte égyptien, en deux écritures, dont le sens était fourni par la version

grecque. Aussi le *Courrier de l'Égypte* ajoutait : « Cette pierre offre un grand intérêt pour l'étude des caractères hiéroglyphiques, peut-être même en donnera-t-elle enfin la clef ». C'était vrai, mais il fallut en plus vingt-trois années d'attente et le génie de Champollion.

La pierre, dont l'Angleterre exigea la livraison lors de la capitulation d'Alexandrie, fut déposée au British Museum. Immédiatement, plusieurs orientalistes s'attachèrent à son déchiffrement : Sylvestre de Sacy, l'illustre professeur de Paris, le diplomate suédois Akerblad réussirent à repérer, puis à déchiffrer avec plus ou moins de bonheur les noms propres de l'inscription démotique, à laquelle on avait jugé bon de s'attaquer d'abord, puisqu'on la considérait comme alphabétique. La conviction reste entière quant à la valeur idéographique de la partie hiéroglyphique, qui, par conséquent, ne se rattacherait à aucune langue parlée. Thomas Young cependant reconnaît, dès 1814, l'identité du démotique et de l'hiéroglyphique, en tant que valeur des signes. En ce cas, on s'imaginait, si toutes deux étaient également regardées comme idéographiques, que la nécessité de transcrire des noms propres étrangers avait seule obligé les scribes à donner cependant à quelques signes une valeur alphabétique. Le physicien anglais réussit à en deviner quelques-unes, dont la lecture se vérifia plus tard ; il en devina d'autres, mais en se trompant lourdement. On ne saurait assez répéter que Young n'a pas réussi, avant Champollion, à lire, non pas deux lignes d'une inscription hiéroglyphique, mais pas un seul membre de phrase. Il n'a fait que deviner, avec un pourcentage de réussite, plus élevé qu'on ne le trouve dans les tentatives antérieures, mais ce n'est pas en s'appuyant sur ses résultats que Champollion résolut le problème. Il est rare qu'il se produise une grande découverte sans que quelqu'un puisse prétendre, avec plus ou moins de raison, l'avoir déjà entrevue ; ou bien, la découverte eut un semblant de point de départ dans l'observation d'un chercheur qui n'a pas réussi à en tirer toutes les conclu-

sions. La découverte du radium par M. et M<sup>me</sup> Curie aurait eu, dit-on, comme origine lointaine une remarque de M. Becquerel sur les sels d'urane. Il n'y a pas même une liaison de l'espèce entre les tentatives de Young et la découverte de Champollion.

\* \* \*

Jean-François Champollion est né à Figeac, dans le département du Lot, le 23 décembre 1790. Sa vie présente dès le début une allure de légende. La tradition unanime entoure sa naissance de circonstances romanesques. Sa mère, âgée de 48 ans et qui, depuis dix ans, n'avait plus eu d'enfant, était si gravement malade que les médecins l'avaient abandonnée. Jacquou le sorcier la guérit par des simples et lui prédit la naissance « d'un garçon qui sera une lumière des siècles à venir ». De bonne heure, l'intelligence de l'enfant se manifeste. Fils de libraire, il apprit à lire seul, dès l'âge de cinq ans, en retrouvant, dans un missel de la boutique de son père, les prières que sa mère lui faisait réciter par cœur. Comment son attention fut-elle attirée sur l'Égypte? Une première influence, à cet égard, fut sans doute celle de son frère Jacques-Joseph, son aîné de seize ans, qui, au printemps de 1798, avait attendu, de l'intervention d'un cousin qui fit partie de l'expédition, la faveur d'être attaché à la suite de l'armée de Bonaparte. L'année suivante, le numéro du *Courrier de l'Égypte* annonçant la découverte de la « Pierre de Rosette » parvint entre les mains de Jacques-Joseph, qui, fixé dès lors à Grenoble, allait bientôt être chargé de veiller à l'instruction et à l'éducation de son cadet.

A 11 ans, celui-ci est conduit chez le grand mathématicien Fourier, qui lui parle de l'Égypte, lui montre des copies de monuments et même des antiquités portant des inscriptions. Comme il l'affirmait plus tard, il avait, dès sa première visite chez Fourier, senti le désir ardent de déchiffrer un jour les hiéroglyphes et rapporté la ferme conviction qu'il atteindrait ce but.

Le temps ne permet pas que nous nous arrétions à retracer

le détail des années d'adolescence de cet enfant prodigieux qui, à l'insu de ses maîtres, se procurait des grammaires de langues orientales afin de les étudier avec passion. Tour à tour, il s'attaque à l'hébreu, à l'arabe, au syriaque, au chaldaïque, au sanscrit, au zend, au pehlvi, au parsi, au persan; en même temps, il veut s'initier aux éléments des divers systèmes connus d'écritures idéographiques, mexicaine et chinoise, par exemple. Comme il soupçonne que le copte pourrait bien avoir conservé la tradition de l'ancienne langue, il commence à l'étudier, tout en cultivant les langues modernes qu'il a reconnues nécessaires pour ses recherches : l'italien, l'allemand et l'anglais. Tout ce travail formidable se place avant sa dix-septième année. A cette époque il croit avoir fait déjà des progrès suffisants pour annoncer à l'Académie de Grenoble une étude sur les hiéroglyphes égyptiens.

De 1807 à 1809, il est à Paris, élève de Sylvestre de Sacy et de quelques autres orientalistes. Malgré les conseils répétés de son illustre maître, il s'obstine à vouloir résoudre le problème des hiéroglyphes et, en vue de ce résultat, continue à copier, comme il le faisait depuis longtemps, tout ce qu'il peut atteindre de textes hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques. On est stupéfait de lire le récit des difficultés qu'il rencontra, entre autres, dans ses tentatives, pour se procurer une bonne copie de la « Pierre de Rosette ». Il vit péniblement, avec un budget dérisoire, dans des conditions matérielles que pas un de nos étudiants ne considérerait aujourd'hui comme compatibles avec le moindre effort intellectuel.

En 1809, il est nommé professeur d'histoire à Grenoble et tout de suite il se donne à sa tâche avec une admirable ardeur. C'est d'ailleurs un pédagogue né; les questions d'éducation le passionnent et en diverses circonstances il s'intéresse activement à l'instruction populaire, collabore à la création d'écoles Lancaster établies sur la base de l'enseignement mutuel.

Compromis par sa fidélité à Napoléon pendant la période des

Cent jours, il est banni, avec son frère, de 1815 à 1817. Dès qu'on lui permet de rentrer à Grenoble, il se laisse entraîner dans des aventures politiques qui lui font, de nouveau, perdre sa place de professeur. Ce sont des années remplies de troubles, de difficultés, d'agitations, qui semblent, par moments, devoir l'écartier définitivement du grand but de sa vie; sa santé s'en ressent profondément, et quand, enfin, en juillet 1821, il consent à rejoindre à Paris son frère aîné, devenu le collaborateur de Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, c'est un blessé de la vie qui arrive dans la grande ville où tout l'effraie et le déconcerte. Il y trouve cependant un abri contre les hostilités de la politique locale. Son frère, qui a toujours réussi à le reconforter dans les heures de découragement, ranime son zèle de chercheur, en faisant briller à ses yeux la gloire de la découverte, dont il semble ne pas douter un instant. Nous avons vu, tout à l'heure, dans quelles circonstances celle-ci se produisit, à peu près un an plus tard.

\*  
\* \* \*

Il est malaisé de relater brièvement et sans entrer dans des considérations techniques la manière dont Champollion réussit à s'avancer lentement sur la route qui menait au but. Quand on étudie le détail de ces années de labeur ardu, on prend un intérêt passionnant au spectacle de la lutte du chercheur qui entrevoit, comme dans un éclair, des parcelles de la vérité qui se dérobe. A peine a-t-il fait un pas en avant qu'il s'arrête et recule, déconcerté par la tradition trompeuse de l'antiquité classique. En 1813, il affirme, par exemple, que « ce qu'on appelle des hiéroglyphes n'en sont réellement pas », c'est-à-dire des signes qui n'exprimeraient pas un son, mais une idée. En avril 1818, il rejette de nouveau le principe de la valeur phonétique des hiéroglyphes, et cependant, dès le mois de mai de la même année, il reconnaît avec certitude un élément phonétique servant à exprimer une flexion grammaticale.

Essayons d'indiquer les éléments du problème complexe qu'il s'agissait de débrouiller. Pour l'écriture, d'abord, il fallait démontrer que les trois espèces : l'hiéroglyphique, l'hiératique et le démotique, ne représentaient qu'un seul et même système. La relation chronologique de ces trois écritures devait être établie, car la « Pierre de Rosette » ne portait que les deux d'entre elles qui différaient le plus; de déformations en déformations le démotique avait fini par ne plus ressembler en rien aux hiéroglyphes.

La particularité du système réside en ce que l'écriture, partie d'une pictographie pure, avait fini par aboutir, après une longue évolution, à un phonétisme adultéré par des survivances de la pictographie. On pourrait rappeler, dans un ordre d'idées analogue, les bizarreries, si peu logiques, à première vue, de notre orthographe, mais qui s'expliquent historiquement par le développement de nos mots, au cours de l'évolution de la langue parlée depuis le latin. Aussi, était-il vain de chercher le déchiffrement par l'application aux inscriptions des seuls principes des écritures figuratives, tout comme d'essayer d'y retrouver uniquement des lettres et des syllabes. La véritable solution, telle que Champollion l'exposait en 1824 dans son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, la clef des hiéroglyphes consiste dans la reconnaissance du mélange constant d'éléments idéographiques et phonétiques.

Toutes les difficultés relatives à l'écriture fussent-elles résolues, encore n'aurait-on pu comprendre un seul mot des textes, en dehors des noms propres. N'est-ce pas dans cette situation que nous nous trouvons vis-à-vis de l'étrusque? Si les inscriptions égyptiennes que l'on commençait à déchiffrer avaient été rédigées dans une langue totalement perdue, pour laquelle on n'eût pas disposé de bilingues, il est probable qu'on aurait dû s'arrêter à la première partie seulement de la tâche. Mais Champollion connaissait parfaitement le copte; il avait découvert, dans le nom de Cléopâtre, un signe dont la



présence ne s'expliquait que grâce à une particularité grammaticale de cette langue. Déjà, dans des inscriptions plus anciennes, il avait reconnu des éléments grammaticaux identiques à ceux du copte, ce qui le confirmait dans l'idée, ancienne chez lui, que l'idiome de l'Égypte chrétienne gardait la survivance de l'ancienne langue. Aussi, dès qu'il se mit à transcrire des textes, il put y lire des mots et des phrases dont le sens s'éclairait par le copte.

La lumière faite, les progrès sont pour lui d'une rapidité déconcertante. Les révélations qu'il apporte sont tellement inattendues, tellement inouïes, qu'on s'étonne à peine du scepticisme avec lequel elles étaient accueillies par la plupart. De plus, la passion politique se refuse à désarmer à l'égard de celui qu'on appelait « le Jacobin ». Sans l'appui cordial du duc de Blacas, il est vraisemblable qu'il eût difficilement surmonté les obstacles qu'on accumulait, comme à plaisir, pour arrêter son élan. Heureusement qu'il trouve pour le seconder, dans son frère aîné, un politique avisé, toujours disposé à tenter les démarches utiles, un polémiste redoutable, prêt à répondre de bonne encre aux attaques malveillantes des concurrents jaloux.

\*  
\* \*

Peut-être suffira-t-il d'indiquer à grands traits les étapes de la vie du maître depuis la publication du *Précis*, en 1824. La même année, il part pour l'Italie, afin d'aller étudier les importantes séries du Musée de Turin, qui vient de se constituer. C'est à Livourne qu'il acquiert la riche collection qui forme le premier fonds du Musée égyptien du Louvre, dont il fut nommé conservateur en 1826. De 1828 jusqu'à la fin de 1829, il parcourt la vallée du Nil. Les lettres qu'il écrivit alors à ses amis d'Europe, principalement à son frère, nous font songer au premier rapport sur l'Amérique adressé par Christophe Colomb au trésorier de Ferdinand et d'Isabelle. Pour Champollion, la

situation est plus exceptionnelle encore que pour le grand Gênois, car dans le monde que sa découverte vient d'ouvrir, il est pour le moment le seul qui puisse voir et comprendre. Personne parmi ses compagnons n'est capable de lire ce qu'il lit ; aussi, malgré le zèle de ses collaborateurs, est-il forcé de déployer une activité fébrile, alors que son état de santé devrait l'inciter à des ménagements qu'il ne songe jamais à prendre. Le médecin de l'expédition le ramasse, un jour, inanimé, dans une des tombes royales de Thèbes, au milieu de ses copies de textes.

A son retour, il est nommé membre de l'Académie des Inscriptions ; au mois de mars 1831, une chaire d'égyptologie est créée pour lui au Collège de France, mais il y donnera bien peu de leçons. Un long repos lui est devenu absolument nécessaire. C'est dans sa ville natale, à Figeac, que Champollion passe plusieurs mois d'été, mettant au net le manuscrit de sa grammaire égyptienne, qu'il appelait volontiers sa « carte de visite pour la postérité ».

Malgré l'avis des médecins, il rentre à Paris pour étudier les nombreux documents rapportés de son voyage. Les représentations et les textes astronomiques avaient particulièrement attiré l'attention de son ami, l'astronome Biot, car « ils seraient, disait-il, d'une excellente application pour confirmer nos tables solaires et pour éclairer encore d'autres parties de notre astronomie actuelle, si nous parvenions à les lire ». Au matin du 13 janvier 1832, Biot y travaillait avec « l'Égyptien », comme ses amis se plaisaient à l'appeler, lorsque celui-ci fut frappé soudain d'une attaque d'apoplexie. Durant la période qui s'écoula depuis ce jour jusqu'au 4 mars, date de sa mort, Champollion ne fut plus capable de la moindre activité scientifique. Sans aucune illusion sur son état, il se plaignait de ce que le sort jaloux ne lui permit pas d'achever son œuvre, ou tout au moins de la pousser suffisamment pour qu'il pût s'endormir avec la certitude qu'elle serait continuée dignement. « Ah ! mon

Dieu, disait-il, encore deux années ! ... et pourquoi pas ? » ou encore : « C'est trop tôt, j'avais encore là tant de choses », et il portait la main au front.

Après sa mort, on eut la surprise douloureuse de ne pas retrouver ses manuscrits les plus importants. En février 1838 mourait à Paris un jeune Italien, Salvolini, dont la famille, deux ans plus tard, voulut vendre les papiers ; Lenormant, qui les vit, reconnut les manuscrits volés par ce misérable que Champollion avait généreusement accueilli comme son élève. Cette circonstance explique le retard dans la publication des œuvres dont Champollion-Figeac se fit l'éditeur. En 1836 parut la *Grammaire*, en 1841 le *Dictionnaire*, plus tard les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, tandis que la Bibliothèque Nationale possède encore de nombreux manuscrits inédits, entre autres le *Journal de voyage* de l'illustre savant.

Rosellini, son premier élève, n'était pas de taille à continuer l'œuvre scientifique commencée. Ce fut Richard Lepsius qui, par sa « Lettre à Rosellini, » publiée en 1837, se révéla prêt à la reprendre. Il y discutait d'une manière critique le bien-fondé de la découverte, réduisait à néant les objections sincères ou malveillantes qui s'élevaient encore de divers côtés. Il commençait ainsi brillamment la série des travaux qui n'ont plus cessé, jusqu'à ce jour, de développer et compléter la science nouvelle de l'égyptologie.

\*  
\* \* \*

Comment pourrait-on exprimer d'une manière suffisamment frappante et sans entrer dans les détails la signification de la découverte de Champollion dans le domaine des sciences historiques ? Suffira-t-il de dire que, par la seule lecture des hiéroglyphes, l'humanité voyait se tripler le nombre de siècles sur lesquels porteraient désormais les investigations fondées sur la tradition écrite ? L'histoire de la Grèce homérique, au delà de laquelle on ne croyait trouver que la barbarie primitive, corres-

pondait désormais à la période de décadence des grands empires qui avaient occupé le théâtre du monde pendant des milliers d'années. La Grèce classique se trouvait plus rapprochée de l'époque moderne que de la première dynastie égyptienne, qui vit le roi Ménès réunir sous son sceptre deux royaumes, jusque-là séparés, et dont nous commençons à connaître les rois par des documents authentiques gravés à l'époque des Pyramides. Champollion a fait tomber le mur qui nous cachait de grandioses avenues sur lesquelles il ne put faire, hélas ! que quelques pas. Elles nous conduisent à travers de vastes régions, où vivaient dans le passé des races et des peuples dont le nom même était oublié. Il nous semble toujours que nous allons toucher aux origines de la civilisation et comprendre enfin par suite de quel miracle les hommes ont créé les institutions, inventé les arts, fixé par l'écriture les idées philosophiques et religieuses, tout ce qui, en un mot, permet de séparer l'homme de la brute à peine consciente. Mais plus les découvertes se précisent et plus il semble que le but s'éloigne, et nous pouvons répéter aujourd'hui ce que Champollion, par une merveilleuse intuition, écrivait il y a un siècle : « L'historien verra dans les plus anciens temps de l'Égypte un état de choses que le cours des générations n'a point perfectionné, parce qu'il ne pouvait pas l'être : l'Égypte est toujours elle-même, à toutes ses époques, toujours grande et puissante, par les arts et par les lumières. En remontant les siècles, on la voit toujours briller de la même splendeur, et rien ne manque pour satisfaire notre curiosité, que la connaissance de l'origine et des progrès de la civilisation ».

\* \* \*

On peut voir à Paris, à l'une des extrémités de l'avenue de Breteuil, le dôme des Invalides, qui recouvre le sarcophage contenant les restes du plus grand conquérant des temps modernes. Son expédition d'Égypte n'eut, peut-être, qu'un seul

résultat durable, celui d'avoir fait sortir de terre la « Pierre de Rosette ». Le déchiffrement des hiéroglyphes se rattache ainsi à la destinée de Napoléon. A l'autre extrémité de l'avenue est érigé le monument de Pasteur, l'homme qui fit les plus grandes conquêtes sur la mort. Il pourrait sembler naturel d'en rapprocher, un jour, le monument à la gloire de Jean-François Champollion, qui fit ses conquêtes sur une puissance que les hommes redoutent souvent plus que la mort même, sur l'oubli. On se plaît à imaginer l'œuvre sculpturale où les rois de Libye, d'Éthiopie, du pays des Hittites, rendraient hommage au savant qui permit de les rappeler à la mémoire infidèle de l'humanité. Les Nègres du Haut-Nil, les habitants du Pays de Pount dans la mer Rouge, les Retenou de Syrie, les Kefti des côtes et des îles de la mer Égée déposeraient à ses pieds leurs tributs, ainsi qu'ils le faisaient pour les glorieux Pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, comme nous l'ont appris des tableaux dépourvus de signification avant la lecture des hiéroglyphes. Les trois illustres conquérants, Bonaparte, Champollion et Pasteur, sont étroitement rapprochés dans le temps : le premier mourut en 1821, le deuxième déchiffrait la « Pierre de Rosette » en 1822, quelques mois avant la naissance de Pasteur. Et il suffirait, dans quelques siècles, de rappeler le souvenir de leurs trois individualités, si puissantes dans des domaines si divers, pour démontrer que la France, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, a joui de ce privilège unique de la continuité du génie (1).

---

(1) Sur Champollion et son œuvre on consultera principalement : H. HARTLEBEN, *Champollion, sein Leben und sein Werk*. Berlin, 1906; *Lettres et Journaux de Champollion*, recueillis et annotés par H. HARTLEBEN, dans la *Bibliothèque égyptologique*, t. XXX et XXXI. Paris, 1909. — Sur l'histoire du déchiffrement, voir en dernier lieu A. ERMAN, *Die Entzifferung der Hieroglyphen*, dans les *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*. Berlin, 1922, pp. XXVII-XLIII.